

# FLEUVES D'ASIE CENTRES DE CIVILISATION

Wang Hui (1632-1717) *Paysage* (détail), encre sur papier, Musée Cernuschi.



## Programme et résumés

jeudi 7 décembre 2017

**INALCO-CERLOM,**  
2, rue de Lille, 75007 Paris  
salons d'honneur

Sous la présidence de **M. Pierre-Sylvain FILLIOZAT**, membre de l'AIBL, Vice-Président de la Société asiatique

**09h30 M. Stéphane SAWAS**, directeur de l'École doctorale de l'INALCO : Ouverture

**09h45 M. Olivier TESSIER**, maître de conférence de l'École française d'Extrême-Orient (EFO) : « Endiguement, inondations et sécheresses : interventionnisme et impuissance de l'État impérial pour maîtriser les eaux du fleuve Rouge (Vietnam) »

L'histoire de la mise en valeur du delta du fleuve Rouge et de son occupation humaine est intimement liée à l'histoire de la maîtrise de l'eau et du réseau hydrographique qui l'a façonné par un long processus d'alluvionnement. La préoccupation centrale de se protéger des crues

violentes des fleuves en élevant des digues est une constante de l'histoire ancienne et moderne du Vietnam qui a participé à structurer les rapports entre l'État et la paysannerie, ne serait-ce que parce que dans ce pays presque exclusivement rural, la production agricole constituait la plus importante source de revenus de l'État impérial par le biais de l'imposition des paysans (inscrits) et des terres.

L'objet de cette communication est de présenter quelques points de repères historiques sur la politique hydraulique mise en œuvre dans le delta du fleuve Rouge par les souverains des dynasties qui se sont succédé à la tête du pays du XII<sup>e</sup> siècle au XIX<sup>e</sup> siècle, en se basant pour cela sur le traitement des annales impériales.<sup>1</sup>

Dans les annales, la première allusion à la réalisation de travaux d'endiguement postérieure à la longue période de domination chinoise, date du début du XII<sup>e</sup> siècle (1108). Si l'embryon d'un corps technique spécialisé vit le jour dès le XIII<sup>e</sup> siècle (1255), c'est à partir du XV<sup>e</sup> siècle

1. *Đại Việt sử ký toàn thư* [Livre complet des mémoires historiques du Đại Việt] ; *Đại Nam Thực Lục* [Relation Véritable du Đại Nam] ; *Việt Sử Cương mục Tiết Yếu* [Miroir complet de l'histoire du Việt] ; *Khâm Định Đại Nam Hội Điển Sự Lệ (1855) Tục Biên (1895/1917)* [Répertoire impérial des institutions et règlements du Đại Nam (1855) partie supplémentaire (1895/1917)].



inalco  
**CERLOM**  
Centre d'étude et de recherche  
sur les littératures  
et les oralités du monde

et la constitution sous la dynastie des Lê d'un État confucéen centralisé, que l'aménagement hydraulique et la protection contre les crues firent l'objet d'une codification stricte. En revanche, lors des épisodes de sécheresse, à défaut d'une maîtrise technique efficiente, notamment de processus d'acquisition de l'eau directement dans les fleuves endigués, l'ultime recours constituait en un appel à la clémence divine assorti de mesures de clémence (exonération fiscale, amnistie de prisonniers, dons en riz), afin d'apaiser le courroux des forces célestes. C'est au XIXe siècle avec l'avènement de la dynastie des Nguyễn que les efforts consentis furent les plus importants, à tel point qu'à la veille de l'intervention coloniale, l'endiguement généralisé du delta du fleuve Rouge était achevé (2000 km de digues principales et 2000 km de digues secondaires). Cet investissement sans précédent ne doit cependant pas masquer l'instabilité et l'ambiguïté de la politique hydraulique menée par les empereurs successifs de cette dynastie : discontinuités dans l'administration et la gestion des digues ; alternance de périodes d'engagement puis de retrait de l'État qui abandonna une partie de ses prérogatives aux collectivités paysannes ; etc. Au-delà de ce bilan contrasté, on peut considérer que la dynastie des Nguyễn a joué un rôle charnière dans le domaine de l'hydraulique en posant les bases d'un aménagement moderne et raisonné du delta. Les empereurs Gia Long et Ming Mạng furent en effet les premiers à avoir tenté de résoudre le problème vital de l'irrigation en prélevant directement la ressource dans les réserves d'eau inépuisables que sont les fleuves. Certes, les résultats obtenus furent médiocres du fait de limites techniques quasiment insolubles à l'époque. Ils n'en avaient pas moins une vision d'ensemble de la complexité du fonctionnement hydraulique du delta

et des conséquences parfois néfastes de son aménagement, comme le prouve le débat lancé dès 1803 sur l'opportunité de renforcer ou, au contraire, d'arser le réseau existant de digues, débat qui fut relancé par les autorités coloniales et ne fut définitivement tranché qu'en 1918.

**10h15 M. Jean BERLIE**, directeur de recherche au CNRS : « Le Mekong et le Dai du Yunnan »

Cette présentation est centrée sur le fleuve Mékong, artère vitale de l'Asie du Sud-Est continentale, ou le Danube de l'Asie. Les Dai, ou simplement Tai, sont une minorité essentielle de la Province chinoise du Yunnan qui a créé le "*Sipsongpan Na*" qui veut dire dans leur langue "12,000 rizières", translittéré 西双版纳 (*Xishuangbanna*) en chinois.

Sans le Mékong et son irrigation, établie par les Dai Lue, ceux-ci n'auraient pas pu dominer cette région plus de 700 ans jusqu'en 1949, l'An 1 de la République de Chine Populaire. Cela a permis à la grande Vallée du Sipsongpanna d'être autonome si longtemps, car l'irrigation était bien organisée par le deuxième personnage du royaume, juste après le roi, nommé *Chao-fa*. Le Sipsongpanna et ses 19,700 km<sup>2</sup> se composent de cinq grands bassins qui occupent six pour cent de la superficie de la région : Jinghong, Meng Han, Meng Hun, Meng Jie et Meng Long. La vallée principale de la capitale Jinghong comprend à elle seule 13 canaux essentiels à la culture du paddy, et irrigue 81 villages. L'amélioration de ce modèle dai complexe continuera à être utile pour le Yunnan et la Chine.

Les Chinois ne nient pas le caractère sacré de l'eau : 水, et l'ont transmis au nom des Dai : 傣 car il entre dans la composition calligraphique de leur nom. La question sensible des barrages chinois sur le Mékong ou Lancangjiang : 澜沧江 sera développée avec diplomatie, mais ne peut être ignorée. La Chine, comme les dix pays de l'ASEAN, sont maîtres dans l'art de rester

bons amis. L'importance du Mékong et du Yunnan est immortalisée en français grâce à Francis Garnier.

**10h45**

**Pause**

**11h00 M. Romain LEFEBVRE**, chercheur à l'Université d'Artois, (Arras) : « Le Hei he (litt. Fleuve noir), source d'alimentation et d'irrigation de Khara Khoto, bastion militaire des Tangoutes »

Les Tangoutes (1038-1227) avaient bâti un fort militaire d'une puissance majestueuse aux confins du désert de l'actuelle bannière d'Edzina en Mongolie intérieure. Là-bas, ils se dressèrent comme rempart de leur civilisation face à l'ennemi impitoyable qu'était l'armée Turco-Mongole menée par Gengis Khan. Les conditions climatiques étaient rudes, mais les Tangoutes pouvaient compter sur le *Hei he* en bordure de la cité. Les canaux d'irrigation leur permirent de pourvoir à leurs besoins en eau, en aliments (plantations). Le fleuve constituait également une protection naturelle contre les incursions ennemies. Semblant s'être assurés de leur parfaite maîtrise de l'élément, ils avaient cependant oublié qu'un fleuve, une rivière, un torrent, pouvaient être stoppés et entraîner de graves conséquences (bataille de 1226 qui opposa l'armée tangoute à celle de Gengis Khan).

**11h30 M. François DELPECH**, directeur de recherche honoraire au CNRS : « Remarques sur la légende du roi Gangès, fils du Gange (Philostrate, *Vie d'Apollonios de Tyane* III, 20-21) : imaginaire grec et mythes fluviaux de l'Inde ancienne »

Le voyage en Inde accompli par Apollonios est longuement évoqué par Philostrate dans le roman biographique qu'il a consacré au mage de Tyane. Au coeur de ce récit, les chapitres relatifs aux rapports de ce dernier avec les Brahmanes occupent une place particulière et relatent une étape décisive de son parcours initia-

tico-sapientiel. Apollonios est notamment amené à recueillir une étrange légende (inconnue par ailleurs) au sujet d'un certain « roi Gange », présenté comme « fils du Gange » et entretenant une relation privilégiée avec ce fleuve. Son histoire fait, dans une certaine mesure, figure de mythe de fondation de la communauté brahmanique (laquelle n'est pas décrite comme une caste traversant l'ensemble de la société, mais comme une sorte de secte vivant sur un territoire déterminé). On essaiera de déterminer ce qui peut relever, dans cette fiction *sui generis*, de la fantaisie de l'auteur, de topiques folkloriques migratoires et de représentations helléniques sur les fleuves de l'Inde. On examinera comparativement, à titre d'hypothèse, ce qu'elle peut devoir à certains mythes hydrologiques propres à ce pays, voire à un ensemble culturel indo-européen plus vaste.

Sous la présidence de **M. Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT**, directeur de recherche émérite au CNRS

**14h30 M. Stéphane SAWAS**, directeur de l'École doctorale de l'INALCO : « Fleuves et imaginaires fluviaux dans le cinéma de Théo Angelopoulos »

Si les fleuves apparaissent de manière occasionnelle dans le cinéma grec chez des réalisateurs aussi différents que Nikos Koundouros (*Le Fleuve*, 1960), Dimitris Koutsabassiakos (*Hercule, l'Achéloos et ma grand-mère*, 1997) ou Pandélis Voulgaris (*Sur le chemin de la vie*, 1998), c'est dans l'œuvre de Théo Angelopoulos qu'ils occupent une place récurrente. Sa trilogie du silence se clôt sur une séquence où les enfants du film *Paysage dans le brouillard* (1987) traversent un Styx contemporain pour gagner un territoire entre réel et imaginaire, entre vie et mort. Ce fleuve sert en outre de transition vers les trois films suivants du cinéaste, qui forment la trilogie de la frontière. Le fleuve y constitue

une étape essentielle au sein du voyage dans l'espace et dans le temps, caractéristique de la filmographie du cinéaste dans les années 1990. Explicitement associé à la frontière dans *Le Pas suspendu de la cigogne* (1991), le fleuve devient lieu de passage entre vies et espaces morcelés dans *Le Regard d'Ulysse* (1995) et introduit une réflexion sur l'acte de création et de transmission dans *L'Éternité et un jour* (1998). Par le biais d'une écriture originale, que ce soit grâce au champ-contre-champ, au travelling latéral ou au travail sur le son, le fleuve figure l'écoulement et le renouvellement perpétuel d'existences en quête de sens et d'absolu dans un aller-retour entre présent et passé.

**15h M. Habib TAWA**, membre de la Société asiatique : « Géopolitique du Brahmapoutre, entre les ambitions des hommes et les caprices des dieux »

Dévalant depuis les massifs enneigés du Tibet jusqu'aux côtes torrides du Golfe du Bengale, le frère jumeau du Gange charrie une énorme quantité d'eau et de limon fertiles. Intensivement exploité dans son delta inférieur, ses cours moyen et supérieur ont longtemps été laissés en leur état natif. Les récents projets de mise en valeur des richesses hydriques, hydroélectriques et agricoles pourraient bouleverser les équilibres séculaires du bassin du Brahmapoutre. En conséquence, des conflits d'intérêt opposent les stratégies de développement des trois puissances riveraines : Chine, Inde et Bangladesh. Ces prométhéennes transformations du paysage, de l'écologie et de l'économie sont souhaitées en amont et redoutées en aval. Or, cette nouvelle donne reste soumise à des aléas qui la dépassent et sont présents depuis l'aube des temps. Inondations et débordements, assèchement du débit, changement de lit, tremblements de terre, remontée de la mer, modifications du climat, caractérisent une région victime depuis toujours des

imprévus de la nature. Il semblerait présumptueux de les ignorer.

**15h30**

**Pause**

**15h45 M. Guy LUBEIGT**, directeur de recherche au CNRS : « Irrawady, le long fleuve tranquille des Birmans »

Créateur de la terre birmane, l'Irrawaddy est aussi son père nourricier. Gardien de son histoire, symbole de l'identité nationale et protecteur de ses mystères, l'Irrawaddy est, par essence, le fleuve des Birmans. Mais il est méconnu du reste du monde. L'histoire des Birmans et de leurs ancêtres montre pourtant que, sans l'Irrawaddy, la Birmanie ne serait pas.

L'existence des principales ethnies (Shan, Birmans, Nagas, Kachin, Chin, Môn et Karen) qui peuplent les rives de l'Irrawaddy, et celles de ses affluents, est intimement liée à ses eaux. Artère principale de navigation dès l'aube des temps, l'Irrawaddy a vu se construire sur ses rives la plupart des grandes cités royales (Pagan, Ava, Sagaing, Mandalay, Kyaukmyaung). Ces villes portuaires ont permis la création de brillantes civilisations qui ont façonné l'Histoire et la culture de la Birmanie. Indifférent aux puissantes secousses géologiques comme à celles des hommes qui vivent sur ses rives, ce fleuve reste le seul trait d'union de la centaine d'ethnies dont il traverse les territoires.

Voie de transport privilégiée, les peuples de Birmanie ont toujours circulé sur ses eaux. Les hommes du paléolithique vivaient sur les terrasses du fleuve. Ils y ont fondé la plus vieille des civilisations indo-chinoises, l'*anyathien* (400.000 ans)<sup>2</sup> Le fleuve traversait alors une savane arborée où chasseurs, cueilleurs et pêcheurs trouvaient aisément leur nourriture. Au second siècle après J.-C., des marchands Romains à la recherche du *Pays de l'or* (*Suvannabhumi*), auraient remonté l'Irrawaddy. De nos jours, radeaux, barques,

canots, pirogues, bateaux à moteurs et barges sillonnent toujours le cours du fleuve. Au sud, le fleuve se prolonge par un delta de 36.000 km<sup>2</sup>. La masse des alluvions est telle que le delta progresse annuellement de 500 m sur la mer.

Depuis 1982, les Chinois rêvent d'y construire un grand barrage (152 m de haut, retenue de 766 km<sup>2</sup>) qui fournirait 6000 mégawatts. 90% de la production serait exportée au Yunnan. Un accord fut signé en décembre 2006, confirmé en avril 2007. Mais, depuis 2011, l'opposition nationale birmane s'est mobilisée et fait tout pour faire échouer cet accord initialement signé entre les Chinois et les militaires birmans.

2. D'après '*Anyā*', qui désigne la Birmanie centrale en birman. Cf : De Terra/Movius. Philadelphie, 1943.

**16h15 M. Alexis LYCAS**, chercheur postdoctoral à l'Institut Max Planck d'histoire des Sciences, (Berlin) : « Aux sources de la civilisation chinoise : à propos de l'origine des fleuves dans les premiers textes géographiques (Antiquité-Moyen Âge) »

La communication analysera l'évolution de la perception et de la représentation des grands fleuves chinois dans un corpus de textes déterminés par leur nature spécifiquement « géographique », c'est-à-dire ayant été inclus officiellement dans les classements bibliographiques impériaux. Ces sources, composées durant le premier millénaire de l'ère impériale, accordent une place de choix aux cours d'eau, et notamment au fleuve Jaune, aux rivières Wei, Huai, Ji et Han, ainsi qu'au fleuve Bleu. Qu'ils soient considérés comme l'origine du monde chinois, le siège de divinités fluviales ombrageuses pourvoyeuses d'irrigation indispensable ou de débordements meurtriers, voire le théâtre de batailles mémorables, leur importance est indéniable. Objets littéraires pour les poètes et prosateurs, les

fleuves constituent surtout un enjeu crucial de maîtrise pour les hommes, depuis le héros culturel de la haute Antiquité Yu le Grand jusqu'aux habiles ingénieurs hydrauliques des débuts de l'empire.

**vendredi 8 décembre 2017**

**Palais de l'Institut de France**

23 quai de Conti, 75006 Paris

Grande salle des séances

Sous la présidence de **M. Jean-Pierre MAHÉ**,  
membre de l'AIBL, président de la Société  
asiatique

**09h30 M. Jean-Pierre MAHÉ** : Ouverture

**9h40 Mme Élodie HIBON**, chercheur à l'École pratique des Hautes Études (EPHE, UMR 7192) : « Le Tigre en Ğazīra au VI<sup>e</sup> / XII<sup>e</sup> siècle : la vie politique, économique et religieuse au fil de l'eau »

Le VI<sup>e</sup> / XII<sup>e</sup> siècle est une époque de recomposition politique et de renaissance économique en Haute-Mésopotamie (Ğazīra), où s'établissent des principautés militaires turques à la périphérie du domaine salġūqide. La principauté zankide de Mossoul est un de ces émirats puissants fondé en 521 /1127 par l'atabeg 'Imād al-dīn Zankī.

À Mossoul, le Tigre constitue une défense naturelle et un axe de communication privé et rapide entre diverses localités de la principauté et la citadelle, lieu de résidence et expression de la domination des princes turcs. Le fleuve est à plusieurs reprises le théâtre d'opérations militaires contre les pouvoirs voisins. Au-delà de cet aspect stratégique et militaire, nous présenterons les aménités qu'il offre pour le prince et sa cour. À travers le patronage et l'évergétisme des atabegs et de leurs émirs, les rives du Tigre forment un nouvel espace investi politiquement, sur lequel se multiplient fondations religieuses,

hôpitaux, caravansérails et palais.

Economiquement, le Tigre joue un rôle central dans l'essor de l'agriculture sous les Zankides, après une période de déclin. Cette mise en valeur agricole, assise sur la gestion des eaux du Tigre, est un fondement de la politique économique des atabegs de Mossoul.

Enfin, si le Tigre n'est pas un dieu dans la civilisation islamique, il n'en reste pas moins qu'une vie religieuse et culturelle s'organise autour du fleuve à travers la construction de fondations religieuses, la fréquentation des monastères chrétiens, et la recherche d'endroits amènes favorables à la prière et à l'ascèse, ou aux usages récréatifs et curatifs des eaux.

**10h10 M. Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT**, directeur de recherche émérite au CNRS : « Regards ottomans sur l'Oronte et sa légende »

Modeste fleuve de 560 km s'écoulant du Liban au Hatay à travers la Syrie, l'Oronte a surtout retenu l'attention des géographes et des voyageurs musulmans par la particularité de son cours qui, à l'inverse de celui des autres cours d'eau du Machrek, suit une direction sud-nord avant de se détourner soudain vers l'ouest dans la région d'Antioche (aujourd'hui Antakya, en Turquie). D'où les noms sous lesquels il est connu traditionnellement en arabe : « fleuve rebelle », ou encore « fleuve retourné ». D'autre part, l'une des images auxquelles s'associe l'Oronte est celle des impressionnantes norias qu'il met en mouvement dans la ville de Hama.

Dans l'alternance des observations précises et des contes fantastiques dont se composent les dix tomes de sa relation de voyage, Evliyâ Çelebî (1611-1684) rapporte une légende sur l'origine de l'Oronte que nous n'avons pas retrouvée ailleurs jusqu'à présent. À Hama, un juif constructeur de norias se désespérait du manque d'eau dans la ville. Il

alla en Égypte et prit de celle du Nil dans des bouteilles. Sur le chemin du retour, ses bouteilles suintèrent ou se cassèrent l'une après l'autre, laissant des lacs encore visibles de nos jours. De la dernière bouteille naquit l'Oronte. Mais pourquoi fallait-il qu'il fût juif ?

**10h40 Pause**

**11h M. Jean HAUDRY**, directeur d'études honoraire à l'EPHE (IVe section) : « De la Gaṅgā au Gange »

Si la Gaṅgā indienne avait été connue à Rome plus tôt, et l'avait été directement, son genre féminin aurait été préservé, car le Tibre se nommait initialement *Albula* « Blanche » et le nom commun désignant le cours d'eau, *amnis*, était féminin. La plupart des hydronymes indo-européens, principalement représentés dans les régions baltiques, mais dont certains sont parvenus en Inde, sont féminins. Leur genre féminin originel s'est conservé dans les langues celtiques qui présentent des concordances notables avec l'Inde. Les nombreux cours d'eau gaulois nommés *dévo-* au féminin, comme la *Dives*, font écho aux *devīr* āpaḥ védiques. Mais ailleurs le féminin est concurrencé par le masculin qui s'impose en Grèce et à Rome.

Le maintien du genre féminin des cours d'eau se justifie par leur fonction nourricière. Mais quand ils deviennent des frontières, ils acquièrent un rôle guerrier, qui se traduit notamment dans les affrontements qui les opposent à des héros.

**11h30 M. Vincent LEFÈVRE**, conservateur en chef du patrimoine, sous-directeur des collections à la direction générale des patrimoines : « La Karatoyā. Grandeur et décadence d'un fleuve du Bengale »  
Le site archéologique de Mahasthan (ou Mahasthangarh), au Bangladesh, correspond à la cité antique de Pundranagara.

La citadelle s'élève sur une petite hauteur surplombant la Karatoyā. Aujourd'hui cours d'eau sans importance, la Karatoyā est décrite par les sources anciennes comme un fleuve particulièrement important, ce qu'attestent les études paléo-environnementales. Il apparaît donc que cette rivière était un axe de circulation majeur qui explique en grande partie le rôle stratégique et le développement de Mahasthan.

Mais, comme tous les fleuves ou rivières du monde indien, la Karatoyā était sacrée et l'objet d'un pèlerinage – pèlerinage qui n'a d'ailleurs pas totalement disparu. À ce titre, elle a donné naissance à un poème la célébrant : le *Karatoyā Māhātmya*. L'analyse de ce texte montre qu'il a connu plusieurs versions qui correspondent sans doute à différents stades dans l'histoire de la cité.

Cette communication se propose donc de rapprocher les données archéologiques des sources textuelles pour évoquer l'histoire du fleuve ainsi que ses représentations.

**12h M. Pierre-Sylvain FILLIOZAT**, membre de l'AIBL, Vice-Président de la Société asiatique : « L'histoire de l'astronomie sanscrite au fil des eaux de la Nīlā (Kerala) » Un chapitre important de l'histoire de l'astronomie mathématique sanscrite s'est écrit dans quelques villages tous situés vers le delta de la Nīlā, modeste rivière du nord du Kerala (200 km), mais qui crée une zone fertile et prospère. Cette région a été gouvernée par les Zamorins de Calicut (XII-XVIII<sup>e</sup> siècle) protecteurs des sciences et des lettres. Dotés des revenus de terres riches des générations de lettrés et savants ont fait d'un cercle de villages proches les uns des autres un centre de création culturelle actif et original. L'école d'astronomes de la Nīlā fondée par Mādhava (ca. 1350-1420?), illustrée par Nīlakaṇṭha Somayājī (ca. 1500),

Jyeṣṭhadeva (xvi<sup>e</sup>) dont la grande œuvre intitulée Yuktibhāṣā « Parole de théorie raisonnée » est en malayalam sanscritisé, Śaṅkara Vāriyar, entre autres, a approché la notion d'infinitésimal en poursuivant sa réflexion sur les découvertes trigonométriques d'Āryabhaṭa (né en 476). La communication présentera la rivière, sa vocation de centre culturel, ce que l'on sait des protagonistes de son école d'astronomes et quelques-unes de leurs connaissances innovantes.

### 15h30 Séance publique de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

Sous la présidence de **M. Christian ROBIN**, président de l'Académie

**M<sup>me</sup> Anna CAIOZZO**, professeur à l'Université Bordeaux Montaigne, sous le patronage de **M. François DÉROCHE** : « Le héros et le fleuve. L'imaginaire des fleuves dans les manuscrits de l'Orient médiéval »

Le fleuve est dans l'Orient médiéval un élément du relief et du paysage particulièrement bien analysé par les géographes, mais les manuscrits de géographie planisphères et cartes des régions du monde (Ibn Hawqal, Idrīsī) ne retracent pas la vie et l'imaginaire de ses eaux courantes. Le Nil en est l'un des plus fabuleux dans les cosmographies.

Toutefois, les fleuves d'Asie (Tigre, Euphrate, Oxus, Volga, Indus), sont surtout représentés dans la littérature épique enluminée qui met en scène à partir du XIV<sup>e</sup> siècle, tout un imaginaire du fleuve via trois aspects principaux évoqués par les peintres. Le fleuve, dont la source se trouve parfois au paradis, permet la circulation des hommes et des marchandises, et il représente parfois un lieu d'agrément. Il est donc le lieu qui symbolise le mieux la présence des hommes.

Toutefois, ses eaux fortes et dangereuses constituent une véritable frontière que

les jeunes doivent traverser dans le *Shāh nāma* de Firdawsī par exemple, sorte de rite de passage qui les promeut à l'âge adulte pour entreprendre le parcours semé d'embûches des chasseurs noirs du monde iranien. À cet égard le fleuve joue un rôle important dans la formation et la sélection des futurs rois et leur accès à la qualification les menant vers le pouvoir. D'ailleurs, le fleuve est parfois fortement associé au héros lui-même, ou à sa lignée, comme on le voit pour le célèbre Rustam, gardien de la royauté et de la gloire royale dont les eaux sont les protectrices ou encore pour le prince Bahram Gūr. Certaines des métaphores du fleuve ou de la rivière sont d'ailleurs directement liées au bestiaire fantastique combattu par les héros. Ainsi, les fondements de l'ordre social et politique, pouvoir et légitimité, seconde fonction sont étroitement associés à l'imaginaire du fleuve et des eaux courantes.

**M<sup>me</sup> Vasundhara FILLIOZAT**, membre de la Société asiatique, sous le patronage de **M. Henri-Paul FRANCFORT** : « Tungabhadra rivière célèbre du Karnāṭaka »

*Gaṃgā snāna Tuṃgā pāna*, Gaṃgā pour le bain Tuṃgā pour boire est un dicton très populaire au Karnāṭaka.

La Gaṃgā (le Gange) est connue de tout le monde mais la Tuṃga très peu. En fait, Tuṃgā et Bhadrā sont deux rivières qui ont leur confluent à Kūḍali et forment alors la célèbre Tuṃgabhadra qui traverse le Karnāṭaka.

Son origine est associée à la troisième incarnation de Viṣṇu, c'est-à-dire celle du Sanglier. Pour sauver la Déesse Terre qui avait été faite prisonnière dans un océan par un démon nommé Hiraṇyākṣa, Viṣṇu prit la forme de *Varāha*, Sanglier et plongea au fond des abîmes pour en ressortir avec la déesse assise sur sa défense droite après la mise à mort du démon. Lorsqu'il sortit des gouttes d'eau coulèrent de ses

défenses et de ses yeux, pour prendre sur terre les noms de Tuṃgā, Bhadrā et Netrāvati dans l'ordre. La dernière coule vers l'ouest et se jette dans la mer d'Oman, alors que les deux autres réunies à Kūḍali traversent le Karnāṭaka d'ouest en est pour rejoindre plus loin la grande Kṛṣṇā qui se jette dans le golfe du Bengale.

Les sites urbains construits sur leurs rives sont estimés être des lieux plus sacrés que tout autre. La Tuṃgabhadra tout au long de son chemin a vu s'édifier Shringeri, Balligave, Harihara, Chaudadanapura, Galaganatha et finalement pour couronner le tout Hampi qui fut et est encore de nos jours connu mondialement. Tous ces sites ont leur histoire qui fait l'objet de cette communication.

**M. Pierre-Sylvain FILLIOZAT**, membre de l'AIBL, Vice-Président de la Société : Conclusion

